

Les premières philosophies en Grèce

(2^e séance : 12 mars 2014)

Chap. 1 : L'énigme du monde physique : comment s'expliquent les transformations naturelles ?

Les tout premiers philosophes, et en particulier les Milésiens, sont plutôt connus comme des physiciens, mais il est intéressant de préciser ce qui, dans leurs recherches sur la nature, peut être considéré comme de la philosophie. Ils cherchaient une matière commune produisant tous les corps par ses transformations, ou plusieurs matières par leur mélange. On peut se demander d'emblée quelle était la motivation de cette recherche, et, en se fondant sur ce qu'en dit Aristote, reconstituer leur observation des transformations des matières l'une en l'autre, des décompositions, des solidifications et fusions, et comprendre leur impression que tous ces processus supposaient un substrat ou un fond commun unifiant la totalité des choses existantes et demeurant toujours sous les changements. Voici l'exposé d'Aristote à ce propos — témoin important, même s'il cite rarement littéralement, car il semble avoir encore de bonnes informations sur les premiers philosophes et s'intéresse réellement à leurs pensées.

« La plupart des premiers philosophes pensèrent que seuls les principes de type matériel étaient principes de toutes choses. Ce dont tous les étants sont constitués, le point de départ de leur génération et le terme final de leur destruction, tandis que la substance subsiste en changeant d'affections, ils disent que c'est cela l'élément et le principe des étants ; et c'est pourquoi ils estiment qu'il n'y a ni génération, ni destruction, parce que cette sorte de nature est toujours conservée [...]. En effet, il doit y avoir une certaine nature, soit une, soit multiple, à partir de laquelle tout le reste naît, tandis qu'elle est toujours conservée. Quant au nombre et au type d'un tel principe, ils ne disent pas tous la même chose. Thalès, le fondateur de ce genre de philosophie, dit que le principe est l'eau (c'est pourquoi aussi il déclarait que la Terre repose sur l'eau) ; il fut peut-être conduit à cette conception en voyant que la nourriture de toutes choses est humide et que le chaud lui-même en naît et en vit (or ce d'où elles viennent est le principe de toutes choses) ; c'est donc pour cela qu'il adopta cette conception, et à cause du fait que toutes les semences ont une nature humide, or l'eau est le principe de la nature des choses humides. [...] Anaximène et Diogène [d'Apollonie] posent l'air comme antérieur à l'eau, et, parmi les corps simples, ils le préfèrent comme principe, tandis que Hippias de Métaponte et Héraclite d'Éphèse posent que c'est le feu, et Empédocle les quatre éléments, ajoutant à ceux qu'on a cités la terre comme quatrième ; ces éléments demeurent toujours et ne sont pas soumis au devenir, si ce n'est quant à leur nombre plus ou moins grand, selon qu'ils sont rassemblés ou séparés, formant une seule chose ou venant d'une seule chose. » (Aristote, *Métaphysique* A 3, 983b 6 - 984a 11).

Le terme « principe » signifie chez Aristote, et dans une grande partie de la tradition philosophique, ce par quoi une chose existe, se transforme ou est connue ; ce peut donc être une condition d'existence, de changement ou de connaissance. Pour Aristote, la « métaphysique » ou la « philosophie première » est la recherche des principes les plus généraux de l'existence, du changement et de la connaissance de tout ce qui existe. C'est cela qu'il essaie de trouver chez ses prédécesseurs, et c'est parce qu'il le trouve dans une certaine mesure qu'il les reconnaît philosophes. En même temps, son passage en revue des théories précédentes fait surtout remarquer les insuffisances de ces théories, en particulier le défaut de ne retenir comme principe que la matière, car par elle-même elle est insuffisante pour expliquer les changements : il faut rendre compte notamment des moteurs, c'est-à-dire des forces qui agissent sur les matières, ce qu'Empédocle aurait fait le premier, d'après les traces qu'en avait Aristote.

La substance fait également partie du vocabulaire technique d'Aristote, où elle désigne le substrat des affections, des qualités et des modifications. C'est lui qui appelle de ce terme l'élément commun des physiciens, auquel il reconnaît le même rôle. Il ajoute que, chez les Milésiens, la formation de toutes les autres choses était considérée comme due aux processus physiques de condensation et de raréfaction de la même et unique matière. Cette conception pouvait être

issue de l'observation de l'évaporation de l'eau en air, de la condensation de gaz en eau, de la fusion ou de la solidification de métaux. C'est pourquoi aussi, le seul fragment de Thalès, répertorié comme tel mais controversé, rapporté par Galien (médecin du II^e s dnè), semble moins cohérent avec cette théorie, puisqu'il dit que les quatre éléments, dont le premier est l'eau, se mélangent pour former toutes les choses du monde — processus bien différent de la condensation ou raréfaction à partir d'un seul élément.

Que savons-nous par ailleurs de ces premiers philosophes ? Nous connaissons très peu d'éléments concernant leur vie, car les anecdotes qui sont rapportées par Diogène Laërce ou par d'autres doxographes sont très peu fiables et impossibles à vérifier par des documents sûrs. Les trois Milésiens semblent bien liés par des relations successives de maître à disciple, mais les dates entre lesquelles nous situons leur activité ne sont que des reconstitutions approximatives.

Ils sont rapprochés aussi par des propositions scientifiques que la tradition doxographique attribue tantôt à l'un tantôt à l'autre, de telle façon qu'il est difficile de vérifier lequel en a été l'auteur. Il s'agit surtout de propositions d'explication de phénomènes météorologiques (foudre, tonnerre, arc-en-ciel, grêle, neige, tempêtes...) et astronomiques. Toutes ces propositions sont fausses, mais l'important est le désir d'éliminer strictement toute intervention surnaturelle et de chercher une explication qui respecte à la fois l'observation et le raisonnement logique. On dit que Thalès a été le premier à avoir prévu une éclipse de Soleil, en 585, et à avoir expliqué le phénomène par l'interposition de la Lune. Il aurait aussi calculé le rapport entre le diamètre du Soleil et de la Lune et leur orbite, et établi la trajectoire du Soleil d'un solstice à l'autre. Il semble qu'il fit des recherches en géométrie, en particulier en trigonométrie, et il aurait mis au point une méthode pour mesurer la distance des navires en mer. Il n'est cependant pas certain que le fameux « théorème de Thalès » soit de lui (sa première formulation écrite se trouve dans les *Éléments* d'Euclide, fin du IV^e s : « Si on mène une ligne droite parallèle à l'un des côtés d'un triangle, laquelle coupe les deux autres côtés, elle les coupera proportionnellement » ; voir les explications dans l'édition de Bernard Vitrac) ; on relie cette découverte au fait qu'il aurait calculé la hauteur d'une pyramide en Égypte, à partir de son ombre.

Par ailleurs, la tradition attribue à Anaximandre la construction d'une horloge solaire et la découverte du gnomon (le bâton qui projette l'ombre sur un cadran solaire), mais les études spécialisées estiment qu'il y a plutôt eu une amélioration des techniques babyloniennes par les Grecs d'Ionie. Selon les témoignages, Anaximandre considérait que le Soleil est du feu et que la Lune n'émet pas de lumière propre. L'univers est infini et des mondes (c'est-à-dire des systèmes astraux organisés, mus par des mouvements réguliers et qui peuvent contenir des planètes sur lesquelles apparaissent des êtres vivants) y naissent et disparaissent sans cesse. Dans notre monde actuel, la Terre est au centre et y reste immobile sans reposer sur quoi que ce soit parce qu'elle est à égale distance de toutes les directions. Ce monde est constamment en transformation, et par exemple le niveau des mers est en train de baisser parce que, de toute la quantité d'eau qui s'évapore, il n'y en a qu'une partie qui retombe sur la terre. Il semble s'être intéressé aussi à la géographie et avoir dessiné sur une carte l'ensemble des terres et des mers connues. Il étend l'évolution aussi aux espèces animales :

A 30. Anaximandre de Milet estimait que de l'eau et de la terre réchauffées étaient sortis soit des poissons, soit des animaux tout à fait semblables aux poissons. C'est au sein de ces animaux qu'ont été formés les hommes et que les embryons ont été retenus prisonniers jusqu'à l'âge de la puberté ; alors seulement après que ces animaux eurent éclaté, en sortirent des hommes et des femmes désormais aptes à se nourrir. » (Censorinus, *Du jour de la naissance*, IV, 7).

Un autre témoignage proche donne un complément d'information quant à la préoccupation d'Anaximandre : c'est que, puisque les humains ont dû apparaître un jour comme tous les autres vivants, ils ne peuvent être nés bébés car ils n'auraient pas survécu. D'autres animaux n'ont pas besoin de parents pour survivre, comme les poissons dont les parents ne s'occupent ni des petits ni même des œufs ; si donc les éléments naturels pouvaient donner naissance à des semences, ce devaient être d'abord celles d'animaux qui se nourrissent seuls dès la naissance ; ensuite, à un certain moment ceux-ci auraient engendré non des petits de leur espèce mais des petits d'une nouvelle espèce, dont ils auraient poursuivi la gestation jusqu'à un âge suffisant pour leur survie. Les générations suivantes se seraient ensuite faites telles

qu'elles sont encore actuellement. On voit donc par là aussi comment ces philosophes compensaient une faiblesse expérimentale par des raisonnements puissants.

On voit aussi qu'à cette époque la recherche scientifique et la recherche philosophique ne sont pas distinguées : elles sont menées comme une même démarche de compréhension, d'explication et de rationalisation du monde naturel (et bientôt du monde humain). Si on voulait cependant, rétrospectivement, distinguer ce qui est proprement philosophique dans ces premières recherches, ce n'est pas tellement le fait de chercher une unité universelle, comme on l'a parfois suggéré, car la science moderne a parfois aussi ce projet ; c'est plutôt le fait que l'objet d'étude n'est jamais mis à distance de l'homme qui l'étudie, mais l'homme est inclus en lui et a conscience que le sens de sa vie change selon ce qu'il connaît. L'homme se découvre à la fois régi par les mêmes forces que le reste de la nature, et capable de les comprendre, d'interpréter ce qu'elles signifient pour lui, de réfléchir aux conséquences qu'il doit en tirer. Nous découvrirons bientôt ces réflexions plus centrées sur l'homme, mais déjà dans un fragment d'Anaximène on peut lire l'analogie établie entre le principe du monde et le principe de notre vie : « De même que notre âme, qui est air, nous unit de sa force, de même le souffle et l'air enveloppent la totalité du monde ». L'âme signifie toujours à l'époque ce qui fait qu'un corps est vivant, le principe de vie, et elle se confond avec le souffle car la vie c'est la respiration (c'est pourquoi mourir se dit encore « expirer »). Lorsque le corps meurt, il perd cette cohésion due au principe de vie, et se décompose. L'âme est aussi le siège des facultés cognitives, de sorte qu'il faut comprendre qu'il y a plusieurs sortes d'air, alors même qu'il est le principe commun à tout. Chez les naturalistes, l'âme individuelle n'est pas considérée comme immortelle.

Une bonne mise en évidence de la nature scientifique de ces premières pensées se trouve chez le physicien contemporain Erwin Schrödinger, qui leur a consacré un ouvrage¹.

Quelques cas particuliers

Parmi les Milésiens, **Anaximandre** a particulièrement retenu l'attention, déjà depuis l'Antiquité classique, parce qu'il ne proposait pas d'identifier la substance commune à une matière déterminée mais pensait que tout ce qui est déterminé doit venir de l'indéterminé. C'est ainsi qu'on comprend le terme « *apeiron* » (composé de l'alpha privatif et du mot « *peras* », la limite), à la fois comme l'illimité en grandeur ou l'infini, et l'illimité en qualité, c'est-à-dire l'indéterminé, ce qui n'a pas d'identité propre, de limites définitionnelles ou caractéristiques. On considère qu'il y a là un progrès logique par rapport à la prédominance d'un des quatre éléments, car toutes les déterminations sont mises sur le même plan et on cherche quelle est leur condition commune. Nous n'avons malheureusement pas d'information précise sur ce que serait la force responsable du mouvement de séparation ou de différenciation. Voici le texte de Simplicius, qui explicite une mention rapide dans la *Physique* d'Aristote :

A 9, B 1². Parmi ceux qui disent que le principe est un, en mouvement et illimité, Anaximandre, fils de Praxiadès, de Milet, successeur et disciple de Thalès, a dit que *l'illimité est le principe et l'élément des choses qui sont*, introduisant le premier le mot « principe ». Il dit qu'il n'est ni l'eau, ni rien d'autre de ce qu'on appelle les éléments, mais une certaine autre nature illimitée d'où naissent tous les univers et tous les mondes qui se trouvent en eux. Ce d'où vient la génération des choses est aussi ce vers quoi a lieu leur destruction, *selon la nécessité ; car elles se rendent mutuellement justice et réparent leurs injustices selon l'ordre du temps*, dit-il en termes poétiques. Il est clair qu'après avoir observé la transformation mutuelle des quatre éléments, il ne pouvait estimer que l'un d'eux soit le substrat des autres, mais bien quelque chose d'autre à côté d'eux. Il ne pense pas que la génération se produit par l'altération d'un élément mais par la séparation des contraires sous l'effet du mouvement permanent. C'est la raison pour laquelle Aristote l'a classé avec l'entourage d'Anaxagore. (Simplicius, *Commentaire à la Physique d'Aristote*, 24, 13).

¹ Erwin Schrödinger, *La nature et les Grecs*, trad. fr. M. Bitbol, Seuil, 1992 (original en anglais : *Nature and the Greeks*, Cambridge University Press, 1954), p. 170-171.

² Le texte est noté à la fois A et B, car, à l'intérieur du témoignage de Simplicius, on a identifié certaines expressions comme des citations du texte original ; elles sont ici en italique.

Comment comprendre la métaphore de la justice ? Ce n'est pas que l'individuation serait condamnable et l'unification du tout valorisée, mais à cette époque ancienne la justice consiste avant tout à payer ses dettes : on peut ainsi comprendre que, par analogie, le corps qui a emprunté de la matière au tout doit la lui rendre après son temps de vie fixé par une régularité naturelle.

Un autre penseur correspondant à ce courant, **Héraclite d'Éphèse**, se distingue par une autre particularité, qui concerne surtout son mode d'expression. Il écrit en prose, mais dans un style aphoristique et volontairement énigmatique. Dès l'Antiquité il était surnommé « l'Obscur ». Aristote, dans sa *Rhétorique*, dit qu'il est peu clair parce qu'on ne sait pas où placer la ponctuation. Les fragments les plus remarquables d'Héraclite concernent sa vision de l'être humain, que nous découvrirons plus tard, tandis que ses fragments physiques ou cosmologiques sont, mise à part l'expression, conformes à la théorie commune des physiciens, avec la prédominance de l'élément feu. Cette prédominance est telle qu'il conçoit des phases, revenant cycliquement, où tout l'univers devient feu avant de reprendre ses différenciations matérielles. Les Stoïciens adopteront cette conception d'un embrasement cyclique et d'un recommencement éternel du développement universel d'une manière absolument identique. Les fragments d'Héraclite nous sont conservés par des sources diverses (ici, Clément d'Alexandrie, Pseudo-Aristote, Hippolyte), mais leur style particulier et les nombreux recoupements permettent de lever tout doute sur leur authenticité.

B 30. Ce monde-ci, le même pour tous, aucun des dieux ni des hommes ne l'a fait, mais il était toujours, il est et il sera, feu toujours vivant s'allumant en mesure et s'éteignant en mesure.

B 31. Conversions du feu : d'abord mer, de mer la moitié terre et la moitié souffle brûlant. <Terre> se dissout en mer, et est mesurée selon le même rapport qu'avant de devenir terre.

B 36. Pour les âmes, la mort est devenir eau, pour l'eau la mort est devenir terre, et de la terre naît l'eau, de l'eau l'âme.

Par ailleurs, Héraclite est aussi le penseur de l'unité paradoxale des contraires : s'il constate, comme tous ses collègues, que l'apparenté a tendance à se rassembler, il y ajoute une liaison plus souterraine, invisible mais d'autant plus puissante que l'opposition est forte, entre les choses qui s'opposent le plus. C'est une manière de dire l'unité de toutes choses en dépit des différences les plus extrêmes :

B 10. Unions tous et non-tous, rassemblé séparé, consonant dissonant, et de toutes choses un et d'un toutes choses.

B 54. Harmonie invisible plus forte que la visible.

Par ce style favorisant la juxtaposition et refusant toute articulation qui préciserait le rapport précis entre les termes, Héraclite évite volontairement toute explication au profit d'une expression suggestive provoquant la réflexion.

Enfin, sa conception du devenir est célèbre à partir de l'aphorisme sur le « temps de vie » (*aiôn*, et non *chronos*) dévolu à chaque chose, indépendamment de toute signification, de tout mérite ou de toute justice, selon un arbitraire innocent comparable à celui d'un enfant qui joue :

B 52. Le temps est un enfant qui joue avec des pions ; la royauté de l'enfant.

La pensée philosophique déborde ici la simple observation scientifique, d'une manière plus manifeste que chez les Milésiens.

Enfin, de l'autre côté de la Méditerranée, un Sicilien, **Empédocle d'Agrigente**, tout en s'inscrivant dans la même recherche des éléments matériels de tout l'univers, se distingue à plusieurs égards des autres naturalistes. Personnage de légende, il se présente dans ses propres écrits comme un thaumaturge ayant déjà vécu plusieurs incarnations ; il croit en effet, de même que les Pythagoriciens qui se sont installés non loin de là, dans le Sud de l'Italie, à la métempsychose, c'est-à-dire à la réincarnation des âmes immortelles. Il écrit en vers et dans un style archaïque et allégorique. Un manuscrit trouvé il y a quelques années³ semble indiquer que les deux ouvrages dont nous avons des fragments, le *De la Nature* et les *Purifications (Katharmoi)*, n'en font qu'un. Or, sous ce dernier titre on rangeait des fragments prescrivant des

³ Voir A. MARTIN et O. PRIMAVESI, *L'Empédocle de Strasbourg*. Introduction, édition et commentaire, Berlin-New York, 1999.

rituels de purification de l'âme en vue de s'éviter de mauvaises réincarnations ou même d'échapper à la réincarnation. L'unité des deux ouvrages entraîne que les aspects scientifiques et les aspects « mystiques » sont indissociables et qu'il faut donner une nouvelle signification au récit concernant les âmes.

Le système cosmologique d'Empédocle est conçu comme la succession éternelle de deux phases extrêmes de transformation de la matière : dans l'une tout est rassemblé en un noyau extrêmement compact et indifférencié, qu'il appelle le *Sphairios* ; dans l'autre tout est éparpillé au maximum, sans plus aucune liaison. Entre ces deux phases ont lieu deux phases de constitution des mondes, l'une par séparation à partir de l'union totale, l'autre par assemblage à partir de la dispersion totale. Les forces responsables de ces mouvements sont nommées métaphoriquement : l'amour, responsable de l'unification, symbolise la force physique d'attraction, et la haine ou discorde, responsable de la séparation, symbolise la force physique de répulsion. L'analogie est parfaitement assumée entre les éléments, même inertes, et les émotions des vivants. Plus même : le fait que les mêmes forces et les mêmes matières expliquent tous les développements confère à tous les étants de l'univers une certaine parenté :

B 8. Je te dirai encore : il n'y a pas de développement (*physis*) d'aucun être mortel, ni de fin dans la mort funeste, mais seulement mélange et séparation de ce qui était mélangé, et c'est ce qui est nommé développement par les hommes.

B 17. Mon propos sera double. En effet, tantôt l'Un augmente jusqu'au point d'être seul à partir du multiple, et tantôt de nouveau se divise, et le multiple est à partir de l'Un. Par deux fois, des mortels il y a naissance et deux fois destruction, car tantôt la réunion de toutes choses enfante et détruit, tantôt elles se divisent à nouveau et ce qui s'était formé se dissipe et s'envole. Et jamais elles ne cessent de s'échanger de part en part, tantôt par l'amour se réunissant toutes en une, tantôt chacune d'elles à nouveau éloignée par la haine de la discorde. [...]
(Sources : Plutarque, Simplicius).

Il est intéressant de constater que l'amour et la haine sont tous deux des forces ambivalentes, chacune à la fois créant et détruisant. L'existence des vivants nécessite un équilibre des deux, mais ce n'est pas la phase cosmologique qui est la plus valorisée dans ce système.

Le rapport entre la cosmologie et les *Purifications* est que le cycle matériel s'accompagne d'un récit concernant des divinités inférieures ou « démons » (*daimôn*) au sens ancien du terme, c'est-à-dire dépourvu de toute signification péjorative, comme pour le fameux « démon de Socrate ». Lors de la phase d'unité totale des éléments, ces démons se trouvent dans le *Sphairios* où ils mènent une existence heureuse, mais, pour une faute qu'ils ont commise, ils subissent une chute et sont obligés d'accompagner la dispersion des éléments en s'incarnant dans un corps mortel. Ils suivent alors tout une série d'incarnations dont ils cherchent ardemment à se débarrasser pour retourner à l'unité heureuse du *Sphairios*. De cette manière, la cosmologie implique immédiatement une éthique, une prescription d'un certain mode de vie, parce que nous sommes peut-être l'un de ces démons incarnés qui ont besoin de se purifier. On voit que le désir d'explication scientifique n'a pas chez tous les présocratiques supprimé le surnaturel ni certaines croyances qui ne sont pas plus philosophiques que scientifiques.